

L'Empereur revenait souvent sur ce vieil oncle qui lui avait servi de second père, et qui était demeuré long-temps le chef de la famille. Il était archidiacre d'Ajaccio, l'une des premières dignités de l'île. Ses soins et ses économies avaient rétabli les affaires de la famille, que les dépenses et le luxe de Charles avaient fort dérangées. Le vieux Oncle jouissait d'une grande vénération et d'une véritable autorité morale dans le canton : il n'était point de querelle que les paysans et les bergers ne vinssent soumettre volontairement à sa décision ; et il les renvoyait avec ses jugemens et ses bénédictions.

Charles Bonaparte avait épousé mademoiselle *Latitia Ramolino*, dont la mère,

» qu'il ne put pas entendre ce que je disais au  
 » mourant ; et en effet, l'Empereur m'a dit la  
 » même chose à moi-même, dans des conver-  
 » sations particulières, et ne voulut jamais en-  
 » tendre mon explication. Cependant je puis  
 » attester devant Dieu qu'il avait mal saisi ma  
 » demande et la réponse de son oncle, si toute-  
 » fois il put entendre quelque chose. Au demeu-  
 » rant cela ne fait rien, le défunt archidiacre  
 » n'en recevra aucun tort ; on ne doit pas  
 » attendre que l'Empereur fasse pour lui une  
 » profession de foi. »

devenue veuve, s'était remariée à M. Fesch, capitaine dans un des régimens suisses que Gènes entretenait d'habitude dans l'île. De ce second mariage vint le *cardinal Fesch*, qui se trouvait ainsi demi-frère de Madame, et oncle de l'Empereur.

*Madame* était une des plus belles femmes de son temps, sa beauté était connue dans l'île : Paoli, au temps de sa puissance, ayant reçu une ambassade d'Alger ou de Tunis, voulut donner aux barbaresques une idée des attraits de l'île, et en rassembla toutes les beautés : Madame y tenait le premier rang. Plus tard, dans un voyage pour voir son fils à Brienne, elle fut remarquée, même dans Paris.

Madame, lors de la guerre de la liberté corse, partagea souvent les périls de son mari, qui s'y montra fort chaud. Elle le suivit parfois à cheval dans ses expéditions, spécialement durant sa grossesse de Napoléon. Madame avait un grand caractère, de la force d'âme, beaucoup d'élévation et de fierté. Elle a eu treize enfans, et eût pu facilement en avoir un grand nombre, étant devenue veuve à environ trente ans, et ayant prolongé au-delà de cinquante la faculté d'en avoir.

De ces treize enfans, cinq garçons seulement et trois filles ont vécu, et tous ont joué un grand rôle sous le règne de Napoléon.

*Joseph*, l'aîné de tous, qu'on voulut mettre d'abord dans l'Eglise, à cause de l'archevêque de Lyon, Marbeuf, qui tenait la feuille des bénéfices, fit ses études en conséquence; mais il s'y refusa absolument lorsque le moment arriva de s'engager. Il a été successivement roi de Naples et d'Espagne.

*Louis* a été roi de Hollande, et *Jérôme*, roi de Westphalie; *Elisa*, grande-duchesse de Toscane; *Caroline*, reine de Naples; *Pauline*, princesse Borghèse. *Lucien*, que son second mariage et une fausse direction de caractère privèrent sans doute d'une couronne, ennoblit du moins son opposition et ses différends, en venant, au retour de l'île d'Elbe, se jeter dans les bras de Napoléon, dans un moment où il était loin de regarder ses affaires comme assurées. Lucien, disait l'Empereur, eut une jeunesse orageuse; dès l'âge de quinze ans il fut mené en France par M. de S\*\*\*, qui en fit de bonne heure un révolutionnaire zélé et un clubiste ardent. Et à ce sujet, Napoléon

disait qu'on trouvait dans les nombreux libelles publiés contre lui, quelques adresses ou lettres signées Brutus Bonaparte, ou autrement, qu'on lui attribuait; il n'affirmerait pas, continuait-il, que ces adresses ne fussent de quelqu'un de la famille; tout ce qu'il pouvait assurer, c'est qu'elles n'étaient pas de lui, Napoléon.

J'ai vu le prince Lucien de fort près au retour de l'île d'Elbe; il eût été difficile de montrer des idées politiques plus saines, mieux arrêtées, ainsi qu'un dévouement plus absolu et mieux intentionné.

*Mardi 22 au Samedi 26.*

Madère, etc. — Vent très-fort. — Jeu d'échecs.

Le vingt-deux nous eûmes connaissance de Madère; à la nuit nous arrivâmes devant le port; deux bâtimens seuls furent envoyés au mouillage pour les besoins de l'escadre. Le vent était très-fort, la mer fort grosse; l'Empereur s'en trouva gêné, et j'en fus fort malade. Il ventait coups de vent; l'air était excessivement chaud et comme chargé de sable extrêmement fin: c'étaient ces vents terribles du désert d'Afrique qui

en transportaient jusqu'à nous les émanations. Ce temps dura toute la journée du lendemain, la communication avec la terre devint très-difficile; cependant le consul anglais vint à bord: il nous dit que depuis nombre d'années l'on n'avait eu un temps pareil; toutes les vitres de la ville étaient brisées, on respirait à peine dans les rues, et la récolte de vin était perdue. Durant ce temps nous courions des bordées devant la ville; nous continuâmes ainsi toute la nuit suivante et la journée du vingt-quatre, où nous embarquâmes quelques bœufs et d'autres provisions, comme des oranges non mûres, de mauvaises pêches, des poires sans goût; mais des figues et du raisin excellens. Le soir nous fîmes route avec une grande rapidité, le vent étant demeuré toujours très-fort. Le vingt-cinq et le vingt-six on mit en panne une partie de la journée, pour distribuer les approvisionnemens dans l'escadre; le reste du temps on fit bonne et grande route.

Rien n'interrompait l'uniformité de nos momens; chaque jour passait lentement en détail, et grossissait un passé qui, en masse, nous semblait court, parce qu'il était sans couleur, et que rien ne le caractérisait.

L'Empereur avait accru le cercle de ses diversions d'une partie de piquet, qu'il faisait assez régulièrement vers les trois heures. A ce piquet succédaient quelques parties d'échecs avec le Grand-Maréchal, M. de Montholon ou quelque autre, ce qui conduisait au dîner. Il n'y avait personne de très-fort aux échecs sur le vaisseau; l'Empereur l'était infiniment peu; il gagnait avec les uns, et perdait avec les autres; ce qui le conduisit un soir à dire: « Comment se fait-il » que je perde très-souvent avec ceux qui » n'ont jamais gagné celui que je gagne » presque toujours? Cela n'implique-t-il » pas contradiction? Comment résoudre » ce problème? » dit-il en clignant de l'œil, pour faire voir qu'il n'était pas la dupe de la galanterie habituelle de celui qui en effet était le plus fort.

Le soir nous ne jouions plus au vingt et un; nous l'interrompîmes pour l'avoir porté trop haut, ce qui avait paru déplaire à l'Empereur, fort ennemi du jeu. Au retour de sa promenade sur le pont, après le dîner, Napoléon faisait encore deux ou trois parties d'échecs, et se retirait de très-bonne heure.

*Dimanche 27 au Jeudi 31.*

Canaries. — Passage du Tropique. — Un homme à la mer. — Enfance de l'Empereur. — Détails. — Napoléon à Brienne. — Pichegru. — Napoléon à l'école militaire de Paris. — Dans l'artillerie. — Ses sociétés. — Napoléon au commencement de la révolution.

Le dimanche vingt-sept, nous nous trouvâmes, au jour, au milieu des Canaries, que nous traversâmes dans la journée, faisant dix ou douze nœuds (trois ou quatre lieues), sans avoir aperçu le fameux pic de Ténériffe : circonstance d'autant plus rare, qu'on le voit dans des temps plus favorables, à la distance de plus de soixante lieues.

Le vingt-neuf nous traversâmes le Tropique; nous apercevions beaucoup de poissons volans autour du vaisseau. Le trente et un, à onze heures du soir, un homme tomba à la mer : c'était un nègre qui s'était enivré; il redoutait les coups de fouet qui devaient être le châtimement de sa faute; il avait essayé plusieurs fois, dans la soirée, de se jeter à la mer; dans une dernière tentative il réussit à s'y précipiter; mais il s'en repentit aussitôt, car il poussait de grands cris; il nageait très-

bien; cependant un canot le chercha vainement long-temps : il fut perdu.

Le cri d'un homme à la mer a toujours, à bord d'un vaisseau, quelque chose qui saisit; tout l'équipage ému se transporte et s'agite en tous sens; le bruit est grand, le mouvement universel. Comme, dans cette circonstance, je me rendais de dessus le pont à la chambre commune, par la porte qui conduisait vers l'Empereur, un *Midshipman* (aspirant), de dix ou douze ans, d'une figure tout à fait intéressante, qui croyait que j'allais trouver l'Empereur, m'arrêta par l'habit, et, avec l'accent du plus tendre intérêt : « Ah ! Monsieur, me dit-il, n'allez pas l'effrayer ? » Dites-lui bien au moins que tout ce bruit n'est rien; que ce n'est qu'un homme à la mer. » Bon et innocent enfant qui rendait bien plus ses sentimens que sa pensée.

En général tous ces jeunes gens, qui étaient en assez grand nombre à bord, portaient à l'Empereur un respect et une attention tout à fait marqués. Ils répétaient tous les soirs une scène qui imprimait chaque fois quelque chose de touchant : tous les matelots, de grand matin, portent leurs hamacs dans de

grands filets sur les côtés du vaisseau ; le soir, vers les six heures, ils les enlèvent à un coup de sifflet ; les plus lents sont punis ; il y a donc une véritable précipitation : or il y avait plaisir, en cet instant, à voir cinq ou six de ces enfans faire cercle autour de l'Empereur, soit qu'il fût au milieu du pont, ou sur son canon de prédilection ; d'un côté, ils suivaient d'un œil inquiet ses mouvemens ; de l'autre, ils arrêtaient, dirigeaient ou repoussaient, du geste et de la voix, les matelots empressés. Toutes les fois que l'Empereur me voyait considérer ce mouvement, il observait avec complaisance que le cœur des enfans était toujours le plus disposé à l'enthousiasme.

Je vais continuer ce que divers momens m'ont fourni sur les premières années de l'Empereur.

Napoléon est né le 15 août 1769, jour de l'Assomption, vers midi. Sa mère, femme forte au moral et au physique, qui avait fait la guerre grosse de lui, voulut aller à la messe à cause de la solennité du jour ; elle fut obligée de revenir en toute hâte, ne put atteindre sa chambre à coucher, et déposa son en-

fant sur un de ces vieux tapis antiques à grandes figures, de ces héros de la fable ou de l'Illiade peut-être : c'était Napoléon.

Napoléon, dans sa toute petite enfance, était turbulent, adroit, vif, preste à l'extrême ; il avait, dit-il, sur Joseph, son aîné, un ascendant des plus complets. Celui-ci était battu, mordu ; des plaintes étaient déjà portées à la mère, la mère grondait, que le pauvre Joseph n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir la bouche.

Napoléon arriva à l'école militaire de Brienne à l'âge d'environ dix ans. Son nom, que son accent corse lui faisait prononcer à peu près *Napoilloné*, lui valut des camarades le sobriquet de *la paille au nez*. Cette époque fut, pour Napoléon, celle d'un changement dans son caractère. Au rebours de toutes les histoires apocryphes qui ont donné les anecdotes de sa vie, Napoléon fut à Brienne, doux, tranquille, appliqué, et d'une grande sensibilité. Un jour le maître de quartier, brutal de sa nature, sans consulter, disait Napoléon, les nuances physiques et morales de l'enfant, le condamna à porter l'habit de bure, et à

dîner à genoux à la porte du réfectoire : c'était une espèce de déshonneur. Napoléon avait beaucoup d'amour-propre, une grande fierté intérieure; le moment de l'exécution fut celui d'un vomissement subit, et d'une violente attaque de nerfs. Le Supérieur, qui passait par hasard, l'arracha au supplice, en grondant le maître de son peu de discernement, et le père *Patrault*, son professeur de mathématiques, accourut, se plaignant que, sans nul égard, on dégradât ainsi son premier mathématicien.

\* « A l'âge de puberté, Napoléon devint morose, sombre; la lecture fut pour lui une espèce de passion poussée jusqu'à la rage; il dévorait tous les livres. *Pichegru* fut son maître de quartier et son répétiteur sur les quatre règles de l'arithmétique.

» *Pichegru* était de la Franche-Comté, et d'une famille de cultivateurs. Les minimes de Champagne avaient été chargés de l'école militaire de Brienne; leur pauvreté et leur peu de ressource attirant peu de sujets parmi eux, faisaient

---

\* Propre dictée de l'Empereur : on verra plus tard quand et comment.

qu'ils n'y pouvaient suffire; ils eurent recours aux minimes de Franche-Comté; le père \*\*\* fut un de ceux-ci. Une tante de *Pichegru*, sœur de la charité, le suivit pour avoir soin de l'infirmerie, amenant avec elle son neveu, jeune enfant auquel on donna gratuitement l'éducation des élèves. *Pichegru*, doué d'une grande intelligence, devint, aussitôt que son âge le permit, maître de quartier, et répétiteur du père \*\*\*, qui lui avait enseigné les mathématiques. Il songeait à se faire minime : c'était là toute son ambition et les idées de sa tante; mais le père \*\*\* l'en dissuada, en lui disant que leur profession n'était plus du siècle, et que *Pichegru* devait songer à quelque chose de mieux; il le porta à s'enrôler dans l'artillerie, où la révolution le prit sous-officier. On connaît sa fortune militaire : c'est le conquérant de la Hollande. Ainsi le père \*\*\* a la gloire de compter parmi ses élèves les deux plus grands généraux de la France moderne.

» Plus tard, ce père \*\*\* fut sécularisé par M. de Brienne, archevêque de Sens et cardinal de Loménie, qui en fit un de

ses grands-vicaires, et lui confia la gestion de ses nombreux bénéfices.

» Lors de la révolution, le père \*\*\*, d'une opinion politique bien opposée à son archevêque, n'en fit pas moins les plus grands efforts pour le sauver, et s'entremet à ce sujet avec Danton, qui était du voisinage; mais ce fut inutilement, et l'on croit qu'il rendit au cardinal le service, à la manière des Anciens, de lui procurer le poison dont il se donna la mort pour éviter l'échafaud.

» Madame de Loménie, nièce du cardinal, avant de mourir par le tribunal révolutionnaire, confia au père \*\*\* ses deux filles encore en bas âge. Le moment de la terreur passé, M<sup>me</sup> de Brienne, leur tante, qui avait échappé à la tempête, et conservé encore une grande fortune, les redemanda au père \*\*\*, qui les refusa long-temps, se fondant sur ce que leur mère lui avait recommandé d'en faire des paysannes. Il avait la coupable pensée d'exécuter à la lettre ces paroles figuratives, en les mariant à deux de ses neveux. « J'étais alors, disait Napoléon, » général de l'armée de l'intérieur, je fus » l'entremetteur de la restitution de ces

» deux enfans, non sans peine; \*\*\* y » résistait par tous les moyens du temps. » Ce sont celles que vous avez connues » depuis sous le nom de M<sup>me</sup> de Marnesia, » et la belle M<sup>me</sup> de Canisy, duchesse de » Vicence. »

» Le père \*\*\* s'étant réclamé de son ancien élève, le suivit à l'armée d'Italie, où il se montra plus propre à calculer la courbe des projectiles, qu'à en braver les effets. A Montenotte, à Millesimo, à Dego, il fit voir la poltronnerie d'un enfant : il ne passait pas le temps du combat à prier, à la façon de Moïse; mais bien à pleurer. Le général en chef le laissa dans l'administration des domaines à Milan, où il fit de bonnes affaires. Au retour de l'Egypte, il vint se présenter à Napoléon : ce n'était plus un petit minime de Champagne; mais un gros et gras financier, possédant plus d'un million. A deux ans de là, il vint trouver le Premier Consul à la Malmaison; il était chétif, défait, mal vêtu. « Qu'est-ce? lui » dit le Consul. — Vous voyez un homme » ruiné, qui n'a plus rien au monde. — » Comment? — Oui, des malheurs inouis. » Le Premier Consul voulut les vérifier par la voie de la police, et il se trouva

que le père \*\*\* avait fait le commerce de l'usure. Ce grand calculateur avait tout perdu par des banqueroutes, en prêtant à la petite semaine. « J'ai déjà payé ma » dette, lui dit le Premier Consul, en le » revoyant, je ne peux plus désormais » rien pour vous; je ne saurais faire deux » fois la fortune d'un homme. » Et il se contenta de lui faire donner une petite pension nécessaire à ses besoins.

« Napoléon ne conservait qu'une idée confuse de Pichegru; il lui restait qu'il était grand, et avait quelque chose de rouge dans la figure. Il n'en était pas ainsi, à ce qu'il paraît de Pichegru, qui semblait avoir conservé des souvenirs frappans du jeune Napoléon. Quand Pichegru se fut livré au parti royaliste, consulté si l'on ne pourrait pas aller jusqu'au général en chef de l'armée d'Italie: « N'y perdez pas votre temps, dit-il; je » l'ai connu dans son enfance; ce doit » être un caractère inflexible: il a pris » un parti, il n'en changera pas. »

L'Empereur rit beaucoup de tous les contes et de toutes les anecdotes dont on charge sa jeunesse, dans la foule des petits ouvrages qu'il a fait éclore; il n'en avoue presque aucune. En voici pour-

tant une qu'il reconnaît au sujet de sa confirmation, à l'école militaire de Paris. Au nom de *Napoléon*, l'archevêque, qui le confirmait, ayant témoigné son étonnement, disait qu'il ne connaissait pas ce saint, qu'il n'était pas dans le calendrier; l'enfant répondit avec vivacité, que ce ne saurait être une raison, puisqu'il y avait une foule de saints, et seulement trois cent soixante-cinq jours.

Napoléon n'avait jamais connu de jour de fête avant le concordat: son patron était en effet étranger au calendrier français, sa date même partout incertaine; ce fut la galanterie du Pape qui la fixa au 15 d'août, tout à la fois jour de la naissance de l'Empereur, et de la signature du concordat.

\* « En 1783, Napoléon fut un de ceux que le concours d'usage désigna à Brienne pour aller achever son éducation à l'école militaire de Paris. Le choix était fait annuellement par un inspecteur, qui parcourait les douze écoles militaires; cet emploi était rempli par le chevalier *de Keralio*, officier général, auteur d'une tactique, et qui avait été

---

\* Diète de Napoléon.



le précepteur du présent roi de Bavière, dans son enfance duc des Deux-Ponts : c'était un vieillard aimable, des plus propres à cette fonction ; il aimait les enfans, jouait avec eux après les avoir examinés, et retenait avec lui, à la table des minimes, ceux qui lui avaient plu davantage. Il avait pris une affection toute particulière pour le jeune Napoléon, qu'il se plaisait à exciter de toutes manières ; il le nomma pour se rendre à Paris, bien qu'il n'eût peut-être pas l'âge requis. L'enfant n'était fort que sur les mathématiques, et les moines représentèrent qu'il serait mieux d'attendre à l'année suivante, qu'il aurait ainsi le temps de se fortifier sur tout le reste, ce que ne voulut pas écouter le chevalier de Keralio, disant : « Je sais ce que je » fais ; si je passe ici par-dessus la règle, » ce n'est point une faveur de famille, » je ne connais pas celle de cet enfant ; » c'est tout à cause de lui-même : j'aper- » çois ici une étincelle qu'on ne saurait » trop cultiver. » Le bon chevalier mourut presque aussitôt ; mais celui qui vint après, M. de Régnaud, qui n'aurait peut-être pas eu sa perspicacité, exécuta néanmoins les notes qu'il trouva,

et le jeune Napoléon fut envoyé à Paris.

Tout annonçait en lui, dès-lors, des qualités supérieures, un caractère prononcé, des méditations profondes, des conceptions fortes. Il paraît que dès sa plus tendre jeunesse, ses parens avaient fondé sur lui toutes leurs espérances : son père, expirant à Montpellier, bien que Joseph fût auprès de lui, ne rêvait dans son délire, qu'après Napoléon, qui était au loin à son école : il l'appelait sans cesse pour qu'il vînt à son secours avec *sa grande épée*. Plus tard le vieil oncle Lucien, au lit de mort, entouré d'eux tous, disait à Joseph : « Tu es l'aîné de » la famille ; mais en voilà le chef, mon- » trant Napoléon, ne l'oublie jamais. » — C'était, disait gaîment l'Empereur, » un vrai déshéritage ; la scène de Jacob » et d'Ésaü. »

Élevé moi-même à l'école militaire de Paris, mais un an plus tôt que Napoléon, j'ai pu en causer dans la suite, à mon retour de l'émigration, avec les maîtres qui nous avaient été communs.

M. de l'Eguille, notre maître d'histoire, se vantait que si l'on voulait aller rechercher dans les archives de l'école militaire, on y trouverait qu'il avait pré-

dit une grande carrière à son élève, en exaltant dans ses notes la profondeur de ses réflexions et la sagacité de son jugement. Il me disait que le Premier Consul le faisait venir souvent à déjeuner à la Malmaison, et lui parlait toujours de ses anciennes leçons : « Celle qui m'a » laissé le plus d'impressions, lui disait-il » une fois, était la révolte du connétable » de Bourbon, bien que vous ne nous la » présentassiez pas avec toute la justesse » possible : à vous entendre, son grand » crime était d'avoir combattu son roi ; » ce qui en était assurément un bien lé- » ger dans ces temps de seigneuries et » de souverainetés partagées ; vu surtout » la scandaleuse injustice dont il avait » été victime. Son unique, son grand, » son véritable crime, sur lequel vous » n'insistiez pas assez, c'était d'être venu » avec les étrangers attaquer son sol » natal. »

M. Domairon, notre professeur de belles-lettres, me disait qu'il avait toujours été frappé de la bizarrerie des amplifications de Napoléon : il les avait appelées dès-lors du *granit chauffé au volcan*.

Un seul s'y trompa, ce fut M. Bauer, le gros et lourd maître d'allemand. Le

jeune Napoléon ne faisait rien dans cette langue, ce qui avait inspiré à M. Bauer, qui ne supposait rien au-dessus, le plus profond mépris. Un jour que l'écolier ne se trouvait pas à sa place, M. Bauer s'informa où il pouvait être, on répondit qu'il subissait en ce moment son examen pour l'artillerie, « Mais est-ce qu'il sait quel- » que chose, disait ironiquement l'épais » M. Bauer? — Comment, Monsieur, mais » c'est le plus fort mathématicien de l'é- » cole, lui répondit-on. — Eh bien ! je » l'ai toujours entendu dire, et je l'avais » toujours pensé, que les mathématiques » n'allaient qu'aux bêtes. » « Il serait cu- » rieux, disait l'Empereur, de savoir, si » M. Bauer a vécu assez long-temps pour » jouir de son jugement. »

Il avait à peine dix-huit ans, que l'abbé *Raynal*, frappé de l'étendue de ses connaissances, l'appréciait assez pour en faire un des ornemens de ses déjeûners scientifiques. Enfin, le célèbre *Paoli*, qui après lui avait inspiré long-temps une espèce de culte, le trouva tout à coup à la tête d'un parti contre lui, dès qu'il voulut favoriser les Anglais au détriment de la France, avait coutume de dire que

*ce jeune homme était taillé à l'antique, que c'était un homme de Plutarque.*

En 1787, Napoléon, reçu à la fois élève et officier d'artillerie, sortit de l'école militaire pour entrer dans le régiment de La Fère, en qualité de lieutenant en second; d'où il passa, dans la suite, lieutenant en premier dans le régiment de Grenoble.

Napoléon, en sortant de l'école militaire, alla joindre son régiment à Valence. Le premier hiver qu'il y passa, il avait pour compagnon de table *Lariboisière*, qu'il créa depuis, étant Empereur, inspecteur-général de l'artillerie; *Sorbier*, qui a succédé dans ce titre à *Lariboisière*; *d'Hédouville cadet*, ministre plénipotentiaire à Francfort; *Mallet*, le frère de celui qui conduisit l'échauffourée de Paris, en 1813; un nommé *Mabille*, qu'au retour de son émigration, l'Empereur plaça, avec le temps, dans l'administration des postes; *Rolland de Villarceaux*, depuis préfet de Nismes; *Desmazzis cadet*, son camarade d'école militaire, et le compagnon de ses premières années, auquel il a confié, devenu Empereur, le garde-meuble de la couronne.

Il y avait, dans le corps, des officiers plus ou moins aisés; Napoléon était au nombre des premiers: il recevait douze cents francs de sa famille, c'était alors la grosse pension des officiers. Deux seulement, dans le régiment, avaient cabriolet ou voiture, et c'étaient de grands seigneurs. *Sorbier* était l'un de ces deux; il était fils d'un médecin de Moulins.\*

Napoléon, à Valence, fut admis de bonne heure chez *M<sup>me</sup> du Colombier*: c'était une femme de cinquante ans, du plus rare mérite; elle gouvernait la ville, et s'engoua fort, dès l'instant, du jeune officier d'artillerie: elle le faisait inviter à toutes les parties de la ville et de la campagne; elle l'introduisit dans l'intimité d'un *abbé de Saint-Rufe*, riche et d'un certain âge, qui réunissait souvent ce qu'il y avait de plus distingué dans le pays. Napoléon devait sa faveur et la prédilection de *M<sup>me</sup> du Colombier* à son extrême instruction, à la facilité, à la force, à la clarté

\* Son père avait été médecin en chef de la gendarmerie; c'était un homme très-distingué par sa science et les qualités aimables de son caractère, ce qui lui attira la bienveillance particulière de Louis XV, dont il reçut le cordon de St.-Michel et des lettres de noblesse.